

Alsace

et Arménie

Paris, 19 février.

Après la partie occidentale de notre front, sur laquelle ils n'ont guère réussi, voici que les Allemands font mine d'en tâter l'extrémité orientale. Il se pourrait, d'ailleurs, comme je l'ai indiqué déjà, que ce fût de ce côté qu'ils voulussent porter leur principal effort.

Vendredi dernier, à la suite d'un violent bombardement qui avait duré trois jours et réduit en cendres quelques malheureux villages d'Alsace, ils ont dessiné une attaque contre une position du Nord de Largitzen, dans les environs d'Altkirch ; elle a abouti à la prise momentanée d'une tranchée sur la route de Sepois, tranchée bientôt reprise et où sont restés des prisonniers ; c'est donc encore une affaire manquée.

Mais, suivant certains bruits qui circulent, nous n'aurions eu là qu'un léger avant-goût du grand assaut que le Kronprinz prépare contre la forteresse de Verdun. Je me suis toujours méfié des nouvelles annoncées ainsi à son de trompe, et je continue. Si, cependant, les bruits en question étaient fondés, ils auraient eu au moins l'avantage de nous mettre en garde et de nous éviter la surprise. L'ennemi se leurre donc, s'il croit trouver ici une revanche d'Erzéroum.

En attendant, la victoire russe reste toujours l'événement capital, et même elle prend, par les détails qui nous en arrivent, une sorte de caractère épique.

Est démontré maintenant, en effet, que ce n'est point l'action de la grosse artillerie qui a déterminé la chute de ces formidables défenses, mais que l'infanterie les a enlevées, dans trois pieds de

neige, à la pointe de ses baïonnettes, tandis que la cavalerie sabrait leurs occupants. Celle-ci, même, est entrée la première dans la ville, péle-mêle avec les fuyards des forts.

Ce dont, au surplus, nous sommes sûrs, c'est que la chute d'Erzéroum entraîne la dispersion à peu près complète des cinq meilleurs corps de l'armée ottomane et probablement celle des deux qui avaient essayé de venir à leur secours. Les premiers ont été chassés des hauteurs situées à une quinzaine de kilomètres plus à l'Ouest, et auxquelles ils s'étaient un moment accrochés après la catastrophe ; les seconds ne peuvent manquer d'être entraînés dans cette déroute, d'autant plus qu'ils n'ont pas d'artillerie, celle-ci ayant été expédiée par mer et devant débarquer à Trébizonde. J'ai dans l'idée qu'elle sera cueillie avant d'avoir tiré un seul coup de canon.

Le succès de nos Alliés est donc considérable, tant au point de vue matériel, puisqu'il leur a déjà rapporté plus de huit cents bouches à feu de tout calibre et des munitions à l'avenant, qu'à celui de l'effet moral qu'il produira dans tout le monde musulman ; et il porte au prestige allemand un coup fort rude, car ce sont les officiers de von der Goltz qui avaient armé la place, et l'un d'entre eux, même, la commandait.

Pour sauver l'Asie-Mineure si gravement menacée, il faudra bien que le Kaiser se décide à y envoyer des troupes. Toute la question est de savoir où il les prendra, car si c'est en Russie, il a tout à craindre d'Ivanof, qui tient Linsingen à la gorge et le paralyse, avec peut-être des chances prochaines de l'enfoncer ; si c'est en Macédoine, il doit renoncer complètement à faire attaquer Salonique et expose même ses amis bulgares, si peu chauds à la besogne, à être assaillis, un jour ou l'autre, par les forces qui chaque jour grossissent en face d'eux.

Il est permis de croire que, devant tous ces problèmes, sa perplexité est grande ; mais aussi qu'allait-il faire dans la galère turque, sachant qu'elle faisait eau depuis si longtemps.

L^e COLONEL ROUSSET